

LA SAISON FROIDE

Alexandra dansait avec César. Le jeune couple virevoltait sur l'herbe comme deux oiseaux à la saison des amours. Ils étaient heureux de vivre ensemble. Cela se sentait dans les regards qu'ils se lançaient, des regards qui, en cette fin d'après-midi, semblaient illuminer l'atmosphère.

Brusquement, un petit garçon de sept ans aux cheveux blonds s'approchait d'eux. Il tenait des coquelicots dans la main et les tendait à la jolie jeune femme: «Tenez mère, c'est pour vous».

La jeune femme serrait les lèvres. Elle savait parfaitement où s'était rendu son fils pour trouver des coquelicots: à la lisière de la forêt, là où les serpents rôdaient quelquefois. Elle imaginait le petit garçon dans les derniers champs de blé d'or, cueillant une à une les fleurs dont il voulait lui faire cadeau sans se soucier des reptiles. Elle lui avait pourtant déjà interdit de quitter le village, mais il avait désobéi.

César, qui n'hésitait pas à se montrer sévère en cas de désobéissance, s'approchait de l'enfant à pas lents. Il lui donnait ensuite deux gifles si fortes que les coquelicots en perdaient tous leurs pétales. Et comme l'enfant se mettait à pleurer, Alexandra s'interposait. Elle suppliait son mari, la voix et les yeux pleins de sanglots, de ne pas trop le punir, car leur petit enfant n'avait pas voulu désobéir, juste faire plaisir à sa mère qu'il aimait et à laquelle il promettrait de ne plus faire de bêtises à l'avenir...

Enfin, la punition corporelle était évitée: l'enfant devrait rester deux jours dans sa chambre sans sortir. «Tu comprends, chérie, c'est pour son bien...». Alors les domestiques apportaient le repas du soir au jeune puni et se retiraient en silence, emportant la clé de la chambre. Et de derrière la porte en chêne massif, l'on percevait des hurlements que seuls les enfants parviennent à produire: «Je vous hais! Tous! J'aimerais que vous soyez morts!»...



Le manoir était laid! Le soleil qui filtrait à travers les immenses baies vitrées éclairait les panneaux de bois peint de la pièce, griffés par les rats. Lucius en comptait cent soixante, tous des tons or à pourpre, tous représentant des scènes de chasse. Certains, titaniques, recouvraient les murs; mais la plupart ressemblaient à de petites dalles et ornaient le plafond, où pendaient de vieux lustres abritant des araignées.

Cette pièce dans laquelle il se trouvait était le salon du manoir des De Murail. Normalement, elle aurait dû être réservée pour de grandes cérémonies.

- Personne ne vient plus, avait dit Adeuïs, alors nous y mangeons, c'est la plus belle pièce.

Des meubles vulgaires – une table de chêne très simplement sculptée et un nombre invraisemblable de chaises et de fauteuils – y avaient été amenés. Où se trouvaient le clavecin ou les bibliothèques travaillées que l'on rencontrait d'habitude chez les gens riches?

Le bâtiment était resté en bon état, tel qu'il avait été construit, deux siècles plus tôt. Mais toutes les statues anciennes et le mobilier d'origine avaient été vendus et remplacés par des fournitures modernes qui auraient paru magnifiques dans une maison récente, mais qui ne pouvaient pas s'accorder avec le style somptueux du manoir.

Lucius regardait devant lui. Combien étaient-ils de domestiques dans cet immense salon vide à se presser pour mieux le voir? Une cinquantaine au moins... Et tous, qu'ils soient lavandière ou intendant, scrutaient avec la même curiosité son visage. Il se sentait mis à nu, comme s'il avait été un animal rigolo dans une cage à la ménagerie.

- Excusez-moi, dit-il timidement, mais il y a trop de bruit...

Alors il attendit d'avoir le silence, échangea un regard avec Mme Adeuïs De Murail, la Dame-en-Gris, et raconta son histoire, puisqu'ils étaient tous venus pour ça... Il voulait bien raconter sa vie. Du moment qu'il ne devait pas raconter *toute* la vérité, ça irait...

Il avait quinze ans. Depuis des années, il vivait en semi-esclavage chez sa tante, une mégère qui le faisait travailler dur pour un peu de nourriture. Le soir, il dormait dans une grange abandonnée, parcourue de courants d'air et d'odeurs de foin et de poussière. Pour une

raison qu'il ignorait, les gens du village s'étaient mis à le détester; dans la rue ils s'écartaient sur son passage et les enfants jetaient des pierres dans sa direction :

- Va-t'en, fils de chien !

Une fois, l'une d'elles l'avait atteint au genou gauche, l'obligeant à boiter durant une semaine. On chuchotait en le voyant et si le seul regard suffisait pour tuer, il serait déjà mort foudroyé depuis longtemps.

C'est pourquoi, dès qu'il avait achevé son travail chez sa tante, il traversait à la hâte le village et les champs alentour et allait se réfugier dans la forêt, loin de l'hostilité des villageois, dont il ne comprenait pas la raison...

Le village se trouvait au bord du lac Moirat, situé dans un vallon en forme de nid, lové entre quatre collines. Le dos de ces collines était couvert par une forêt magnifique. Ce village, qui s'appelait –sans raison apparente – le Grand Môle, était totalement isolé, perdu dans la nature, et ses habitants savaient bien qu'il n'y avait aucune autre bourgade dans un rayon considérable, aussi, ils avaient appris à vivre en autarcie. Les maisons de bois abritaient une grande communauté de cultivateurs et de pêcheurs, dont les barques gracieuses rapportaient chaque soir des poissons aux écailles métalliques.

Le printemps était revenu. Au printemps, la forêt séculaire devenait rose de fleurs. Dans les branches, une dentelle de jeunes feuilles tendres éclosoit délicatement entre les corolles. L'air charriait des parfums de renaissance, des odeurs d'herbe fraîche après l'hiver. Parfois, le printemps se déchaînait et la brise qui soufflait dans les arbres faisait danser les toiles d'araignées.

Le soleil, parti depuis trop longtemps, réapparaissait et répandait ses rayons dans la verdure, illuminant les sous-bois d'une lumière douce. Les hirondelles revenaient, formant de grands V dans le ciel, et peu à peu, la nature résonnait de pépiements d'oiseaux. Lucius ne se lassait jamais de leurs chants. Il pouvait à nouveau explorer la forêt sans avoir froid et ne s'en privait pas. Or ce fut au cours d'une de ces flâneries que sa vie chavira.

Il errait tranquillement lorsqu'il entendit un hennissement assez proche. Un cheval ? Cela l'étonnait, car le village comptait peu de chevaux, on préférait les bœufs, plus robustes pour tirer la charrue. Seuls les riches possédaient quelques juments, attelées à leur calèche, mais une calèche ne s'aventurerait pas dans un sous-bois accidenté. Le martèlement des sabots se rapprochait. Lucius, curieux de nature, décida de rester sur le passage des mystérieux cavaliers. Enfin le groupe apparut.

D'abord marchait un homme, derrière lui trottaient sagement deux chevaux, l'un blanc l'autre alezan, qui chassaient les mouches par de grands mouvements paresseux de la queue. L'homme était inintéressant: costume bleu très sobre, très propre. Lucius regardait les cavalières. Elles ne venaient pas du village. Celle qui montait l'alezan avait le maintien à la fois humble et assuré des domestiques du sommet de la hiérarchie. Elle était peut-être une dame de compagnie, dont les vêtements paraissaient plus élégants encore que ceux de la femme du notaire.

Les trois promeneurs se figèrent en apercevant l'adolescent sale, à l'air belliqueux qui se tenait au bord du sentier. Lucius ne savait pas à quel point il ressemblait à un jeune brigand. Fasciné, il fixait la femme montant le cheval blanc. Qu'elle était belle ! Elle avait des yeux rêveurs, aux reflets sombres comme de l'argent usé. Ces yeux tristes, au milieu d'un visage presque parfait encadré de cheveux cendrés comme le plumage d'un héron, ces yeux avaient l'air de miroirs insondables, qui reflétaient et retenaient le monde extérieur, l'empêchant ainsi de pénétrer l'esprit de la jeune femme pour le perturber. Tout son visage exprimait l'intelligence et la mélancolie. Sa robe, la plus riche que Lucius ait jamais vu, était du même gris que les yeux, cousue de fils d'argent étincelant au soleil. Lucius la baptisa intérieurement la Dame-en-Gris. Était-elle une fée ?

Puis, brusquement, il y avait eu l'accident. La terrible chute de cheval. La Dame-en-Gris avait été traînée au sol par son étalon fougueux sur plusieurs mètres, la cheville coincée dans les rênes, avant que Lucius ne se jette à la tête du cheval et parvienne à le calmer. Il avait

ensuite délicatement desserré les nœuds qui retenaient la cheville, tandis que les deux autres promeneurs accouraient – un peu tard – en renfort.

De cet incident était née entre Lucius et la Dame-en-Gris une sorte de complicité, puis une véritable amitié, que seules deux personnes ayant à un moment éprouvé une même peur peuvent ressentir. D'autres rencontres avaient suivi, et aujourd'hui même, Lucius-le-paria-du-village s'était vu invité à vivre au manoir de l'île de la Parcelle...

C'était tout. L'histoire était terminée et il avait drôlement soif. Bien sûr, après avoir tant parlé... Autour de lui les chaises raclaient le sol et les gens se levaient, pressés de retourner à leurs affaires quotidiennes. Et lui, il restait planté là, attendant qu'on s'occupe de lui !

Une jeune fille avec une tresse épaisse comme le poing hésitait. Finalement, elle remonta le flux des gens qui quittaient la salle pour le rejoindre. Lucius fut surpris de constater qu'il la trouvait belle! Lui qui, à force de recevoir des pierres, détestait tous les jeunes de son âge! Elle vint à lui d'une démarche aérienne. Ses pieds touchaient-ils le sol?
- J'ai beaucoup aimé votre récit ! dit-elle simplement.

Son sourire accéléra quelques battements du cœur de l'adolescent. Il aurait eu envie de l'embrasser brusquement, de la serrer dans ses bras, mais cela ne se faisait pas! Au lieu de cela, il dut se contenter de sourire :

- Merci beaucoup, mademoiselle, euh...

- Magali ! répondit la jeune fille en secouant la tête pour faire voltiger sa natte.

- J'adore ce manoir ! mentit Lucius pour se faire bien voir.

- Et moi je le déteste! déclara Magali avec le plus grand sérieux. Elle se hâta de prendre congé.

La chambre que l'on assigna à Lucius était exubérante. Des petits cupidons roses étaient peints sur les quatre murs et les moulures dorées du plafond représentaient d'énormes fleurs entremêlées.

- J'adore ces petits anges, déclara Lucius avec un grand sourire à la soubrette qui lui avait désigné la pièce. Oui, vraiment, ils sont... adorables !

Au fond de lui-même, il n'avait jamais vu d'ornement aussi navrant. Mais la petite bonne eut un grand sourire joyeux :

- Je suis heureuse que cela plaise à monsieur, dit-elle, car j'ai insisté auprès de Madame pour qu'elle vous donne une chambre moins ridicule – oh pardon monsieur ! – mais elle a refusé ! Vous savez, Madame a des goûts bizarres... on dit même que parfois...

Elle s'interrompit, pour ne pas dire du mal de sa patronne, mais Lucius l'encouragea.

- Eh bien, chuchota-t-elle, on dit qu'elle n'est pas tout à fait *humaine* !

- Comment cela ? s'étonna le jeune garçon.

Il avait certes trouvé que la Dame-en-Gris, sur son cheval, ressemblait plus à une fée qu'à une femme, mais cette ressemblance n'était que physique !

- On dit, monsieur, qu'elle a tué autrefois des jeunes gens pour boire leur sang et accéder à la vie éternelle !

Et comme Lucius éclatait de rire devant cette superstition, la servante ajouta :

- Vous savez, il y en a eu plusieurs comme vous, des jeunes messieurs invités au manoir et qui un beau jour ont complètement disparu ! Pfuit ! Alors si ce n'est pas de la magie ça...

Lorsqu'elle partit, Lucius redevint sérieux. Quelle part de vérité y avait-il dans les propos de la jeune bonne à l'esprit imaginaire ?

L'été succéda doucement au printemps. Lucius fut petit à petit accepté au manoir, un peu comme le fils de la Dame-en-Gris. Il se fit quelques amis sincères parmi les jeunes gens de la cour, mais surtout, il se rendit compte que Magali l'aimait autant que lui. Du moins, s'il ne se trompait pas sur la signification des regards langoureux qu'elle lui envoyait.

Une fois, au cours de ses nombreuses promenades à cheval, il avait parlé d'elle à Frédérique, son écuyer. Celui-ci l'avait mis en garde contre elle :

- Faites attention monsieur, mademoiselle Magali a la langue malfaisante, vous savez ?

Bien évidemment, il ne tint pas compte de cet avertissement.

Il apprit également à connaître l'île de la Parcelle qui se situait à peu de choses près au centre du lac Moirat. L'île était de taille considérable, en forme de croissant de lune. Adeuïs lui avait déclaré qu'il aimerait sans doute la forêt qui y poussait.

En effet, Lucius connut bientôt par cœur les bois de l'île. Ils étaient divisés en deux rives par un ruisseau limpide qui lui renvoyait l'image des nuages lorsqu'il se penchait à la surface de l'eau. Des deux côtés du cours d'eau, le soleil estival avait fait apparaître des baies multicolores sur les buissons. Elles fondaient agréablement sur la langue.

Un beau jour, où l'air chaud tremblait au ras du sol et formait un voile ardent derrière lequel la végétation se brouillait, il emmena Magali dans cette forêt. Ils longèrent main dans la main le ruisseau qui d'habitude carillonnait et bondissait joyeusement. Ce jour-là pourtant, seul un mince filet d'eau ruisselait au fond du lit boueux de la rivière ; la source s'était tarie. La chaleur enflait, retenue au sol par le feuillage moite des arbres. Lucius, s'il avait été seul, se serait débarrassé de sa chemise et dans le regard de Magali, il y avait comme une prière silencieuse pour un peu de fraîcheur.

Les deux jeunes gens arrivèrent bientôt au plus bel endroit de la forêt, un îlot du ruisseau sur lequel le feuillage des saules tombait en cascades jusqu'au sol et se mêlait aux feuilles des arbustes. C'était le lieu idéal, cet îlot hors du temps, pour parler sans être écouté.

Lucius aida Magali à s'asseoir, galanterie oblige ! Il se demanda ensuite désespérément comment se rendre intéressant à ses yeux...

- Magali, savez-vous garder un secret ?

Et comme elle avait répondu oui, il plongea la main dans la poche de sa veste et en sortit un vieux rouleau de parchemin. Magali avait les yeux brillants. Avec des mouvements lents, il le déroula, le sentant résister entre ses doigts, comme pour protester. Puis il le tendit à sa compagne, qui s'en empara vivement, comme un écureuil d'une noisette. Elle y vit le texte suivant :

Moi, soussigné Adeuïs Elizabeth de Murad, confie à mon amie et confidente Alexandra Vépier le soin d'éduquer et d'élever mon fils Lucius Anselme, lequel fils est issu d'une liaison illégitime et irrévocable avec feu Philémon Henri de Cratoude. Cet enfant est né le 13 du mois 1820. Il a été reconnu devant Dieu comme le mien, cependant par pudeur face à l'opinion publique, le secret de naissance sera dissimulé. Je m'engage à reverser à la famille Vépier une somme annuelle afin qu'elle s'engage à aimer, instruire et choyer mon fils et à tenir secrètes les circonstances de sa naissance.

- Je ne peux pas le lire, soupira-t-elle.

Elle parlait à regret, comme si cela lui coûtait de ne pas comprendre quelque chose, et tout autre que Lucius aurait vu là ce que Frédérique appelait la «langue malfaisante» de Magali, une sorte de curiosité malsaine, une envie de connaître tous les détails de la vie de chacun pour mieux les divulguer ensuite.

Lucius, qui ne savait pas lire, raconta l'histoire de ce parchemin à la jeune fille. Il l'avait découvert étant tout jeune enfant dans un coffret sur la commode de la chambre de ses parents. Ne pouvant le lire, il avait demandé à sa mère, Alexandra, de le lire pour lui, mais elle lui avait répondu: «Lucius, tu ne devrais pas avoir vu ceci. Tu n'auras le droit de le lire qu'à ta majorité». Elle avait repris le parchemin...

Il s'arrêta. Il ne voulait pas se rappeler la suite. Trop pénible. Magali le comprit, car elle dit doucement :

- Je suis désolée. Je ne savais pas que vous aviez perdu vos parents, Lucius. Puis elle se pencha vers lui, déposa sur sa joue un baiser aussi furtif qu'un pétale et elle prit la fuite.

Le soir, Lucius eut du mal à trouver le sommeil, sans raison. Il avait de la peine à croire que Magali l'avait réellement embrassé !

La lune éclairait le parc, l'illuminant de bleu. Tout le monde dans la maison dormait, excepté l'enfant. Assis sur son lit, il revoyait ses parents danser, dans le bouillonnement laiteux de la robe de sa mère. Pourquoi l'avaient-ils puni, alors qu'il désirait leur faire plaisir ? C'était injuste !

Le soir même sur le lac, il y avait eu un feu d'artifice, le seul de l'année, et tout le village s'était réuni pour admirer les étincelles crépitantes et les gerbes multicolores. Tous sauf lui. Il était enfermé dans sa chambre.

Soudain, il y avait dans la chambre une note stridente, soutenue, évoquant un sifflement de serpent. C'était un sifflement de serpent. Au comble de l'horreur, le garçonnet voyait la carpe au pied de son lit se soulever légèrement en un replis ondoyant : un reptile se faufilait dessous ! Et tout à coup, des pans de tapisserie entiers se soulevaient et ondulaient en sifflant ! Il appelait au secours, le majordome venait le rassurer, ne voyant aucun des serpents autour de lui, parlant de mauvais rêve. Il repartait sans fermer la chambre...



Lucius se sentait la nuque raide. Son cauchemar l'avait épuisé. Pourquoi rêvait-il souvent de son enfance ? Il éprouva l'envie d'en parler avec Magali. Cependant il ne la trouva ni dans le château, ni dans la cour, ni près du ruisseau qu'il lui avait montré la veille. Nulle part... Désespéré, il alla trouver le majordome qui astiquait un lustre avec des gestes raides.

- Eh, Alphonse, vous n'auriez pas vu Magali ?

Mais il se tut devant l'air effaré du domestique. Et sa réponse le stupéfia :

- Je ne connais pas de Magali, monsieur !

Pourquoi mentait-il de la sorte ? Lui qui avait pour devoir d'être sincère... Mais son visage avait une expression d'étonnement si authentique que Lucius préféra interroger quelqu'un d'autre. Peut-être Alphonse avait-il bu un peu plus que de raison... Il surmonta sa timidité et alla interroger directement les compagnes de Magali. La question les amusa.

- Magali ? Est-ce une de vos amies monsieur ? Présentez-la-nous, monsieur !

Il retourna au ruisseau. Si Magali se trouvait encore sur l'île, ce dont il commençait à douter, c'était là qu'il la verrait. Mais il n'y avait personne, rien que de la boue et des feuilles épaisses. Le cœur lourd, il décida d'en parler à la Dame-en-Gris. Elle au moins lui dirait la vérité sur le départ de la jeune fille.

Adeüs se trouvait dans le salon aux panneaux de bois. Elle écouta attentivement le récit de Lucius. Mais à la fin, elle secoua la tête.

- Désolée, mais il n'y a jamais eu de Magali au manoir ! Dis-moi Lucius, demanda-t-elle doucement, tu es sûr que tu n'inventes rien ?

Lucius eut envie de lui dire que c'était évident, que Magali avait réellement existé. Cependant, un doute s'insinua en lui. Était-il *sûr* que Magali n'était pas un produit de son imagination ?... il changea rapidement de sujet.

- Pourriez-vous m'apprendre à lire ?

Adeüs sourit, et ses yeux gris s'éclairèrent.

- Ainsi tu veux devenir savant, Lucius ?

- Non, mais j'aimerais déchiffrer ce parchemin ! rétorqua-t-il.

Et il sortit à nouveau le parchemin de sa poche, comme pour Magali. Magali... qui n'existait pas ! Adeüs se pencha pour mieux voir.

- Oh ! s'exclama-t-elle.

Était-ce un éclair de peur qui passa dans ses yeux ? Lucius lui demanda si elle pouvait le lire. Elle regarda longuement le texte serré :

Moi, soussigné Adolphe Elizabeth de Marail, confie à mon amie et confidente Alexandra Vicière le soin d'éduquer et d'élever mon fils Lucius Anselme, lequel fils est issu d'une liaison illégitime et inavouable avec feu Phlémon Henri de Cratoche. Cet enfant est né le 13 du mois 1820. Il a été reconnu devant Dieu comme le mien, cependant par pudeur face à l'opinion publique, le secret de naissance sera dissimulé. Je m'engage à reverser à la famille Vicière une somme annuelle afin qu'elle s'engage à aimer, instruire et choyer mon fils et à tenir secrètes les circonstances de sa naissance.

- Comment pourrais-je le déchiffrer ? demanda-t-elle en baissant les yeux.

Ses joues étaient pourpres. Lucius se sentit méfiant : elle mentait peut-être. Mais pour quelle raison ? Il se promit qu'un jour, il lirait ce texte énigmatique.

Une autre fois, quelques jours plus tard, il eut une autre conversation avec Adeuïs. Ils se promenaient nonchalamment le long des massifs de fleurs propres du parc du manoir, lorsqu'ils aperçurent sur le sol une charogne. C'était un renardeau éventré, dont les entrailles violacées répandues sur le sol grouillaient de mouches et de scarabées. En voyant les yeux mi-clos recouverts de blanc de l'animal, Lucius ne put se retenir de poser une question qui l'obsédait depuis des années : «Qu'est-ce donc que la mort ?».

Interloquée, Adeuïs ne répondit pas immédiatement. Elle prit le parti de rire.

- Pourquoi veux-tu connaître la mort, Lucius ?

- Parce que je veux savoir ce que sont devenus mes parents !

Adeuïs lui exprima ses sincères condoléances, qui arrivaient huit ans trop tard, puis elle lui déclara que personne ne connaît la mort. Mais Lucius était depuis longtemps arrivé à la conclusion qu'il se réincarnerait en animal. Il le lui expliqua calmement et elle en rit.

- Si je devais devenir un animal, sourit-elle, je choisirais d'être une colombe, pour amener la paix aux personnes qui la souhaitent.

Cette réponse l'agaça. Il bougonna :

- C'est nul une colombe ! J'en ai tué une, une fois que je chassais le merle, et le fait qu'elle soit blanche ne l'a pas sauvée. Puis je l'ai déplumée et je l'ai rôtie. Ça avait le goût du pigeon. C'est juste un oiseau stupide, rien de plus !

Adeuïs rit encore. Elle tenait à être une colombe et il n'insista pas.

L'automne s'installa un beau matin. Cela se sentait : il y avait des étourneaux noirs dans les arbres dorés et pourpres. Les hirondelles s'en allaient et le vent faisait voltiger des centaines de feuilles sur le sol. Il restait des feuilles vertes, fichées près de la cime, mais le feuillage virait au brun, au jaune, au lie-de-vin, et la lumière devenait orange, avec des ombres gigantesques.

En automne, une bande de saltimbanques débarquait au village, avec des roulettes criardes et des chiens pouilleux. Ils installaient plusieurs étals, sur lesquels on venait admirer des jongleurs et des danseuses. Il y avait toujours une roulotte de comédiens, pleine de masques et de costumes extravagants. Un peu à l'écart se trouvait le chapiteau de la diseuse de bonne aventure.

De bon matin, une barque quitta l'île de la Parcelle, avec à son bord Lucius et les demoiselles de la cour qui voulaient voir le spectacle. Elle fila à la force du vent sur l'eau froide et claire du lac. Une brume matinale y stagnait encore.

La barque accosta sur la rive de galet et de boue durcie. Cela faisait des mois que Lucius n'avait pas quitté l'île. Au village, l'attitude des gens avait évolué. Ils n'osaient plus jeter de pierres à Lucius, escorté par «des gens de l'île», et l'hostilité passée était camouflée sous des sourires crispés de bienvenue. Le paria était presque devenu le fils adoptif de la Gouvernante de la province, alors ils avaient tout intérêt à se tenir à carreau. Mais pour Lucius, cela n'avait plus d'importance. Il ne vivrait jamais plus au Grand Môle. Les gens, après tout, n'y étaient ni pires ni meilleurs que ceux d'autres villages. Ils étaient seulement stupides...

- Approchez mesdames, approchez messieurs ! Venez voir le seul, l'uniiiiique avaleur de sabres ! Approchez, n'ayez pas peur ! hurlait un forain.

Et de partout on appelait la foule dans un vacarme indescriptible. Lucius s'ennuya vite. Il voyait pour la première fois des artistes en représentation, mais il aurait attendu mieux. Chaque fois, on promettait «un prestidigitateur fabuleux» pour voir un magicien faire disparaître des cartes dans sa manche. En fin de compte, un peu désappointé, il alla voir la voyante...

A son retour, Adeuïs lui demanda d'une voix fatiguée s'il avait apprécié sa journée. Il n'avait pas eu autant de plaisir que ses compagnons, mais c'était tout de même une journée spéciale. Il lui raconta donc ce qu'il avait vu, puis s'attarda sur sa visite chez «madame Soleil».

- Je suis allé consulter une diseuse de bonne aventure !

Il avait été fortement impressionné par la vieille femme un peu folle qui avait observé sa main. Elle sentait bon le romarin et parlait d'une voix suave, endormante.

- Au bout d'un moment, elle m'a dit : «Prenez garde aux serpents, jeune homme ! Et méfiez-vous de la saison froide!». Je n'ai pas compris pourquoi... Puis elle m'a parlé d'une découverte importante que je ferais en lisant...

- En somme, elle t'a bien roulé ! conclut Adeuïs en riant. A moins que tu ne m'aies pas tout dit !...

Cette remarque le mit en colère, sans raison apparente.

- Bien sûr que j'ai tout dit ! s'écria-t-il vivement.

Et il sortit en claquant la porte du salon.

Plusieurs mois passèrent dans la mauvaise humeur. Chaque jour, il espérait secrètement le retour de Magali, tout en sachant qu'il n'aurait jamais lieu. Et il en voulait à Adeuïs, qui avait toujours raison, d'avoir deviné juste. Il s'en voulait à lui-même de ne pas apprendre à lire plus rapidement. Il connaissait toutes les syllabes simples, mais il avait de la peine avec les mots de plus de six lettres. Sur le parchemin, il avait déchiffré ceci :

Moi, soussigné Adeuïs Elizabeth de Marail, confie à mon amie et confidente Alexandra Vépier le soin d'éduquer et d'élever mon fils Lucius Anselme, lequel fils est issu d'une liaison illégitime et inavouable avec feu Philémon Henri de Cratoche. Cet enfant est né le 13 du mois 1820. Il a été reconnu devant Dieu comme le mien, cependant par pudeur face à l'opinion publique, le secret de naissance sera dissimulé. Je m'engage à reverser à la f famille Vépier une somme annuelle afin qu'elle s'engage à aimer, instruire et choyer mon fils et à tenir secrètes les circonstances de sa naissance.

C'est à dire qu'il n'était pas plus avancé... Cependant, la question était d'importance : quel était le contenu d'un texte qu'il n'aurait pas eu le droit de lire avant sa majorité, que sa mère possédait et gardait précieusement, et sur lequel le nom d'Adeuïs côtoyait le sien, alors qu'ils ne s'étaient jamais connus avant le printemps dernier ? «J'en ai assez des mystères qui m'entourent !» songea le jeune homme amèrement. Et celui-ci n'était ni le premier, ni le dernier qu'il connaîtrait...

Par la fenêtre de sa chambre, il voyait des nuages plombés déverser de l'eau sur les arbres, faisant tomber les dernières feuilles. Le sol était couvert de marrons lisses et brillants, la sève descendait le long du tronc des arbres et le ru charriait des feuilles mortes dans son cours.

Un matin, en se réveillant, Lucius ne vit pas le paysage à travers la fenêtre : celle-ci était couverte de givre ! Il se dépêcha de l'ouvrir et l'air froid du dehors l'assaillit. Il avait neigé durant la nuit ! Les troncs nus de la forêt scintillaient de gel, devenant argentés, et les sapins étaient entièrement blancs. La plaine aussi était recouverte d'un épais tapis de neige.

L'hiver s'était manifesté ! La saison froide... Dans les longs couloirs du manoir, Alphonse avait allumé de grands poêles qui diffusaient une chaleur agréable. Et toutes les pièces disposaient de plusieurs chandeliers supplémentaires.

Adeuïs l'attendait dans le salon pour le déjeuner. Elle portait comme à l'accoutumée une robe gris perle qui soulignait ses beaux yeux.

- Tu as vu, Lucius, il a neigé ! s'écria-t-elle joyeusement à son arrivée.

Lucius, lui aussi plein de gaieté lui répondit :

- Comment aurais-je pu ne pas le remarquer ?

Même le domestique qui les servait semblait moins blafard. Au bout d'un moment, Adeuïs soupira.

- Tu sais, il me faut organiser l'habituel bal de Noël au manoir. Et je dois avouer que cela m'ennuie plus qu'autre chose...

- Je le ferai pour vous ! promet Lucius, bien qu'il n'en ait aucune envie.

- Merci, mon ami, j'étais sûre que tu t'en chargerai !

Elle lui demanda ensuite s'il faisait des progrès en lecture, ce qu'elle savait aussi bien que lui. Ils terminèrent le repas en silence.

Lucius aurait aimé recouvrir les murs de tout le manoir de tentures dorées, pour qu'il ait l'air moins sévère, mais son projet échoua. Les rats et les mites grignotaient les tissus luxueux, ce qui mettait Alphonse en rogne :

- Si je tenais ces sales bêtes, je leur arracherais les yeux et la tête avec mes propres mains ! grommelait-il à mi-voix.

Finalement, les murs furent recouverts d'angelots brillants potelés, qui donnaient à Lucius l'envie de pleurer en les voyant. On accrocha du houx et du sapin au plafond et les deux armures du hall d'entrée furent parées chacune d'une cape. Adeuïs, lorsqu'elle vit ce spectacle désolant, se mit à applaudir et dit avec tact que le manoir «n'avait jamais paru si féérique».

Le soir de Noël arriva, salué par des cantiques. De grandes tables garnies de mets raffinés avaient été dressées dans les couloirs, faute de place, et elles gênaient considérablement la circulation. De plus, le salon avait été débarrassé de son contenu pour servir de salle de danse, aussi chaises et fauteuils se trouvaient provisoirement entassés dans la cour, recouverts de doux flocons de neige.

Lucius n'avait aucune envie de participer au bal. Dans sa chambre, il se curait les ongles avec un ouvre-lettres. Le visage collé à la vitre de sa fenêtre, il regarda tristement le lac partiellement gelé, les corbeaux noirs trotinant sur le sol blanc, les étoiles qui luisaient d'un éclat glacé. Les cupidons de sa chambre souriaient béatement et il eut envie de frapper ces peintures grotesques, lorsqu'il aperçut, sur sa table de chevet, le parchemin mystérieux qu'il avait oublié depuis des semaines. Il le prit dans ses mains, saisit une loupe et se pencha sur le papier. Il se rendit compte que les symboles étaient parfaitement lisibles à travers le verre grossissant.

Au bout de quelques heures de travail, il obtint un résultat hallucinant, que voici :

Moi, soussignée Adeuïs Elizabeth de Murail, confie à mon amie et confidente Alexandra Vipier le soin d'éduquer et d'élever mon fils Lucius, lequel fils est issu d'une liaison illégitime avec feu Philémon Henri de Cratoule. Cet enfant est né le 13 du mars 1820. Il a été reconnu devant Dieu comme le mien, cependant par pudeur face à l'opinion publique, le secret de naissance sera dissimulé. Je m'engage à reverser à la famille Vipier une somme annuelle afin qu'elle s'engage à aimer, instruire et choyer mon fils et à tenir secrètes les circonstances de sa naissance.

Incroyable ! Ainsi, il était le fils de la Dame-en-Gris et d'un inconnu, et non pas celui de César et d'Alexandra ! Il se sentit furieux, humilié aussi qu'on lui ait menti durant son enfance, et il décida d'aller parler à Adeuïs de cette découverte.

Elle présidait le bal, auquel participaient même tous les domestiques. Elle portait une robe qui semblait vouloir rivaliser avec l'éclat de la lune, et son diadème étincelait de mille feux, mais pour la première fois, Lucius ne s'émut pas de sa beauté. «C'est ma mère !» songea-t-il au désespoir. Il avait tellement aimé Alexandra...

Tandis que les personnes rassemblées ne songeaient qu'à la fête, il se fraya rudement un passage jusqu'à elle et la tira par le coude.

- Venez, vous, j'ai quelque chose à vous montrer ! dit-il d'une voix si irritée qu'elle ne protesta pas. Ils quittèrent ainsi la salle pleine de monde et de vie, pour entrer dans la chambre d'Adeuïs.

Elle s'assit et entreprit de lisser sa robe. Lucius lui fourra le parchemin sous le nez.

- Alors, *mère*, j'attends des explications !

Visiblement, elle ne s'attendait pas à ceci, et elle pâlit affreusement.

- Enfin, Lucius, qu'est-ce qui te prends ? articula-t-elle enfin d'un air candide. Viens au bal, il faut s'amuser le soir de Noël ! Et je ne suis pas ta mère, tu le sais bien...

Il se fâcha devant cette dénégation.

- JE VEUX CONNAITRE LA VERITE ! hurla-t-il.

Il saisit un vase en faïence et le projeta de toutes ses forces sur le sol, où il éclata.

Adeuïs avait à présent les yeux dilatés de frayeur. Elle dit d'une voix tremblante :

- Lucius, calme-toi, je t'en prie ! Je veux bien tout te dire, mais *calme-toi* !

- D'accord, répondit-il en haletant, racontez-moi tout !

- Tu sais bien, Lucius, que ma famille, De Murail, a un certain renom et que tous ses membres doivent s'efforcer de le conserver, commença Adeuïs. Car si l'un de nous souillait notre honneur, le poste de Gouverneur de province que nous nous transmettons de génération en

génération reviendrait à une autre famille, et nous tomberions en disgrâce. C'est pourquoi un De Murail ne doit jamais susciter de scandale.

«Lorsque j'étais jeune, j'avais un frère aîné qui a hérité du titre et du manoir. Moi, en tant que cadette, j'ai reçu une fortune, mais je n'ai pas reçu de titre à protéger. J'étais jeune, riche et libre. Pas de souci d'honneur à conserver ! Alors, je me suis conduite de manière très... indigne. J'ai vécu plusieurs amourettes, rien de sérieux, jusqu'à ce que je rencontre Philémon, ton père, Lucius !

«Avec lui, j'ai réellement connu l'amour, je ne sais pas comment expliquer ! Je... nous avons même songé à nous marier, en secret, parce qu'il n'était «pas assez bon» pour quelqu'un de mon rang ! Et là... il est mort ! La fièvre l'avait emporté !

«C'est à ce moment que tu es né, Lucius, me laissant dans l'embarras, avec un fils illégitime. A ce moment-là, je songeais encore à t'élever moi-même dans le secret, pour que la honte ne tombe pas sur la famille, mais mon frère est décédé ! Il est décédé deux semaines après ta naissance, me nommant héritière du titre des De Murail, avec ce bébé sur les bras ! C'est sûr que cela aurait marqué la fin de la famille ! Alors, j'ai fait la seule chose que je pouvais faire, la seule chose *intelligente* à faire...

«J'avais une très bonne amie, elle seule savait que j'avais un enfant illégitime, et elle savait ce que cela représentait pour moi. De plus, elle venait de se marier...

«C'est ainsi que tu as grandi chez Alexandra ! Elle a réellement été une mère pour toi, j'en suis sûre ! Peut-être t'es-tu déjà demandé *pourquoi* tes parents avaient fait fortune *à ta naissance* ! C'est moi, bien sûr, qui les ai dédommagés...

«Pour être sûre que personne ne soupçonne jamais rien, j'ai cessé de les voir ! La seule trace de la substitution, c'est ce petit parchemin que tu as lu. Et personne ne s'est jamais douté de rien, puisque mon honneur est aujourd'hui intact !

Adeuïs reprit son souffle. Lucius posa froidement une question qui le torturait :

- Quand nous nous sommes rencontrés, saviez-vous qui j'étais ?
- Non Lucius, je te jure que je l'ignorais ! Ce n'est que lorsque tu m'as montré le parchemin...
- Merci, c'est tout ce que je voulais savoir !

Et il quitta la chambre en claquant la porte derrière lui !

Le jour se levait. Le petit garçon n'entendait aucun bruit à l'extérieur de sa chambre. Personne ne lui apportait son déjeuner. Inquiet, il ouvrait la porte, que le domestique n'avait pas refermée, et sortait sur la pointe des pieds pour voir si tout se passait bien. Personne dans les couloirs ! Personne dans le salon ! Personne dans la salle à manger, ni dans la bibliothèque, ni dans la cuisine !

Pas un bruit ! Franchement inquiet, il courait à toute allure dans la chambre de ses parents. La porte était ouverte ! Ils étaient les deux dans leur lit, mais...

Il manquait de s'évanouir devant le spectacle des deux corps abominablement lacérés. Ses parents, l'un éventré, l'autre égorgé, gisaient dans le lit noir de sang !

Horriifié, il courait n'importe où, se heurtait à une commode d'où tombait un coffret. Dans le coffret, un parchemin illisible, celui qu'il n'avait pas le droit de lire ! Il le ramassait, puis courait chercher de l'aide au village. On découvrait bientôt les corps des domestiques, poignardés dans leur sommeil, et le petit garçon resta l'unique survivant de ce massacre, dont on ne connut jamais l'auteur !



Lucius s'éveilla en hurlant ! Il se débattit un instant, puis réalisa que ce n'était qu'un cauchemar, que cette matinée avait eu lieu huit ans plus tôt ! Cependant, il en restait traumatisé.

Dehors, pas un bruit. C'était anormal, car même s'il y avait eu un bal le soir précédent, les domestiques s'activaient dès l'aurore, et il était au moins huit heures, d'après le soleil... Le cœur serré par la crainte, Lucius entrouvrit la porte de sa chambre. Il s'y était enfermé sans voir personne après sa discussion avec Adeuïs. Les couloirs étaient déserts. «Ah non, quand-même pas !.. » se dit-il.

L'écho lui renvoyait ses pas. Il approchait de la salle de bal, passait devant les grandes tables... Il aperçut soudain Alphonse qui dormait, recroquevillé sur le sol au bout du couloir. Sans savoir pourquoi, il eut envie de pleurer de soulagement à cette vue. Il courut vers le majordome en criant «Alphonse ! Alphonse !». Il s'agenouilla auprès du dormeur et voulut le serrer dans ses bras, mais il poussa un cri d'effroi. Alphonse était glacé ! Et ses yeux... «Mon Dieu, il a les yeux ouverts !».

Ses genoux se déroberent et il tomba sur le sol. Il lâcha la main du domestique qui retomba avec un bruit mat. Sur le mur, juste dans le dos du mort, les angelots de décorations étaient aspergés de sang ! Il y avait aussi du sang sur le sol, un tout petit peu, juste comme s'il avait goutté le long des murs. Alphonse portait au cou une petite blessure très discrète, un poignard lui avait percé la gorge, et le sang avait giclé sur les murs !

Lucius, affolé, se redressa et pénétra dans la salle de bal, pour chercher du secours. Il ouvrit la porte mais resta sur le seuil : à quelques pas de lui gisait un cadavre décapité en robe de dentelle et un domestique se tenait affalé sur un banc, frappé en plein cœur. Il ne vit pas que ses pieds trempaient dans la mare noire solidifiée qui s'était écoulée de la gorge de la malheureuse jeune fille sans tête. Il sut seulement qu'il revivait en pire le cauchemar de son enfance ! A nouveau, un mystérieux assassin...

Le cœur au bord des lèvres, la respiration saccadée, il courut prendre de l'air dans la cour, croisant des dizaines de corps dans les couloirs, tous poignardés alors qu'ils revenaient d'une belle fête de Noël !

Dans la cour, les fauteuils disparaissaient presque entièrement sous la neige. Lucius distingua au fond de la cour d'immenses oiseaux noirs perchés sur des masses allongées, de forme humaine, qu'ils déchiquetaient du bec pour en extraire des lambeaux rouges. Ils avalaient goulûment ces lambeaux. Pourvu que ces masses ne soient pas des corps ! Au centre de la cour, presque sous l'amas de chaises, se trouvait un petit rocher. Un rocher... avec une *perruque* ? Si ce n'était pas un rocher, Lucius préférerait ne pas savoir ce que c'était !

Il inspira profondément et réussit à se maîtriser, lorsqu'il fut traversé d'une pensée affreuse : et *elle* ? Qu'était devenue Adeuïs ? Il courut, affolé, vers sa chambre. Elle *devait* être encore vivante, il ne voulait pas perdre deux fois sa mère !

Il ne frappa pas à la porte de sa chambre mais entra directement. Si elle était morte... Il se figea sur place : elle *était* morte ! Elle portait encore sa belle robe, mais celle-ci était plus rouge qu'argent, le corsage tailladé laissait voir l'intérieur du ventre. Dans son agonie, Adeuïs avait roulé sur le sol au bas de son lit, et elle serrait dans sa main le couteau qu'on lui avait plongé jusqu'à la garde dans l'abdomen. Lucius eut un choc : ce couteau... *c'était celui qui lui servait d'ouvre-lettres et qui se trouvait la veille sur son bureau* !

Cela voulait dire que le meurtrier avait pénétré dans sa chambre durant son sommeil et ne l'avait pas tué ! Mais *qui* était-ce ? Et *pourquoi* l'avoir épargné *lui* ? Et si c'était Magali qui était revenue pour une raison quelconque et qui... Non ! «Magali n'as jamais existé, pauvre fou !» se rappela Lucius. *Pauvre fou, pauvre fou, pauvre fou, pauvre...*

Brusquement, une petite voix résonna dans sa tête : «Partez, partez loin, partez avant l'hiver ! Après, il sera trop tard ! Partez avant de faire le mal ! Si vous demeurez, vous sèmerez la désolation. Le Mal vous habite, pauvre enfant, vous ne pouvez rien faire contre, alors partez !». *Le Mal vous habite ! Vous sèmerez la désolation ! Partez avant l'hiver !*

Ces paroles, c'était la voyante qui les avait prononcées ! Elles l'avaient troublé et il avait omis de les répéter à Adeuïs. Que voulaient-elles dire ? *Le Mal vous habite !* Etait-il malfaisant ? Mon dieu ! Et si... *Et si le mystérieux assassin c'était lui, et lui seul ?*

Il faillit en tomber à genoux. Tout était évident ! Pourquoi avait-il été épargné lors du massacre de la maisonnée de ses parents, huit ans auparavant ? *Parce qu'il avait tué !* Il était en colère contre ses parents, qui l'avaient puni. Et le soir... *il avait entendu des serpents dans sa chambre, ce qui prouvait bien qu'il était fou !* Le lendemain, ses crimes n'avaient laissé aucune trace dans sa mémoire, puisqu'il était fou et qu'il avait agi dans un accès de folie !

La veille, il avait découvert un secret qui l'avait chamboulé, *qui l'avait mis en colère contre Adeuïs !* Il s'était endormi, puis réveillé la nuit avec seulement *l'envie de tuer !* Il avait saisi son ouvre lettres et était sorti dans les couloirs, poignardant à tour de bras...

Il s'était réveillé le matin, horripilé devant sa folie destructrice!

Le simple fait d'avoir inventé Magali ne prouvait-il pas d'autre part qu'il était fou ?

La tête bourdonnante, il s'approcha de la fenêtre d'Adeuïs qui était ouverte. Il avait besoin d'air, besoin d'air! Et il ne vit pas que sur le rebord de la fenêtre, ébouriffée par le vent, se trouvait une plume d'oiseau blanc...

Margot Daepfen